

Publié dans Revue Tranel (Travaux neuchâtois de linguistique) 11, 7-20, 1986
qui doit être utilisée pour toute référence à ce travail

OBJECTIVITE ET SUBJECTIVITE DANS LA CONNAISSANCE DU LANGAGE

La linguistique se voulant science du langage, se doit de suivre, dans la définition de sa méthode et de son objet, la démarche qu'exige une recherche scientifique.

Quelles sont ces exigences? Nous avons voulu interroger ici les sciences qui ont une longue tradition en la matière.¹

Le physicien Louis Michel écrit²: "Depuis 50 ans, de nouveaux domaines de la physique ont changé son caractère. L'histoire de notre univers matériel est devenu objet de science. La cosmologie pose des problèmes fascinants; elle introduit la notion d'"horizons" dans l'univers. Ceux-ci nous empêchent de faire des observations dans certaines de ces parties [...] Pour moi ces domaines inaccessibles sont *aussi* des objets de science [...], mais d'une nature différente". Il s'ensuit que "la méthode est toute différente mais ne supprime pas le rôle primordial du fait expérimental". Là où la recherche ne permet pas de "dédire des conséquences expérimentalement testables", le physicien considère que ses conclusions sont fondées - du moins en partie - sur sa "croyance".

On voit ici deux aspects complémentaires - extrêmes, pourrait-on dire - de la recherche: d'une part la science se donne des objectifs ambitieux, et de l'autre, elle prend appui sur des phénomènes limités et ponctuels pour apprécier ses thèses générales. Ces deux aspects sont indissolublement liés, dans le fait

expérimental; et c'est du va-et-vient et de la confrontation entre les deux que l'on obtient des résultats significatifs pour le progrès de la connaissance.

Ce lien intime entre théorie et expérimentation échappe à bon nombre de linguistes. Il y a des linguistes qui se mettent sur leur défensive face aux problèmes expérimentaux. Parlant, dans un cercle de linguistes, d'une expérience visant à mettre en évidence le statut de certains phénomènes syntaxiques dans le psychisme du sujet parlant, nous nous sommes vu objecter: "il n'y a pas d'expérimentation en linguistique; c'est le fait de ceux qui font courir des rats dans des labyrinthes".

A l'opposé, d'aucuns se montrent si attirés par les expériences que la portée de réflexions théoriques s'en trouve fort réduite.

Dans ce qui suit, nous nous intéresserons essentiellement à deux problèmes: la place qui revient à l'expérimentation dans la recherche linguistique d'une part et, de l'autre, dans quelle mesure le fait expérimental garantit l'objectivité dans la recherche. Auparavant, un détour paraît nécessaire pour circonscrire le concept "expérimentation".

2. Qu'est-ce qui n'est pas une expérience linguistique?

Le prestige de la méthode expérimentale a eu un tel attrait que certains ont voulu l'appliquer immédiatement en linguistique. Faute de préparation suffisante, ces tentatives ressemblent plus à une parodie qu'à une expérimentation bien comprise. Qu'un ouvrage de

linguistique soit bourré de chiffres, plein de formules mathématiques (ou pseudo-mathématiques), qu'il fasse un usage intensif de courbes et de diagrammes, tout cela n'en fait pas une étude expérimentale.

Un exemple frappant est fourni par Basil Bernstein dans son Langage et classes sociales³. Bernstein enregistre la production linguistique d'un certain nombre d'élèves, et mesure les hésitations. Il constate que les élèves d'origine bourgeoise hésitent significativement plus que ceux émanant d'autres classes sociales. Et il en conclut que les enfants des milieux aisés ont une langue plus riche.

Nul besoin d'insister sur le fait que cette conclusion ne s'impose pas à partir de l'observation. On pourrait aussi bien en tirer d'autres conclusions. Rien n'interdit a priori de considérer les hésitations soit comme indices de l'insécurité linguistique, soit comme un signum social ou un marqueur permettant d'identifier la classe à laquelle appartient le locuteur, etc. C'est sans doute la haute opinion qu'a Bernstein du langage de la bourgeoisie (de son "organisation logique" et son "développement conceptuel", etc.) qui le conduit à ces conclusions.

Comme dit René Thom: "[...] toute expérience est réponse à une question, et si la question est stupide, il y a peu de chances que la réponse le soit moins". En l'occurrence, quelle est la question? Elle pourrait être:

- Peut-on observer le code élaboré et le code restreint?
- Les hésitations sont-elles de bons moyens pour cette observation?

- Existe-t-il un rapport nécessaire et suffisant entre code élaboré et hésitation?

Etc.

La question étant peu précise, la réponse ne pourra être convaincante.

3. Conditions et conséquences de l'expérimentation

On peut donner de l'expérience une définition formelle pour en préciser la structure. Trois instances⁵ semblent nécessaires.

1. On circonscrit un système S que l'on examine selon un protocole de préparation.
2. On perturbe ce système par des facteurs dûment contrôlés.
3. On enregistre les réponses du système par des moyens dont l'utilité et la pertinence sont spécifiées dans le protocole de préparation.

Les trois instances sont relativement indépendantes; on peut les observer à l'oeuvre séparément ou en combinaison dans la constitution du travail scientifique.

D'après cette définition, l'expérimentation fait appel aux trois étapes. Mais un travail scientifique respectant les exigences de l'une ou l'autre de ces instances n'est de loin pas sans intérêt. Par exemple, on peut faire des travaux intéressants en ne respectant pas les exigences de 3. Ce sera alors de l'observation. Si les aspects 1 et 3 sont respectés, c'est de l'exploration. Et ainsi de suite.

Transposé aux recherches linguistiques, cela

revient à dire que certains travaux sur corpus sont du type observation, puisqu'ils ont recours aux étapes 1 et 3; alors que certaines enquêtes de Labov sont du type expérimentation, puisqu'en posant certaines questions - p. ex. avez-vous été exposé au danger de mort - il arrive à perturber le comportement linguistique qu'adopte normalement un sujet dans les conditions d'enquête.

Cette conception formelle de l'expérimentation rend sans nul doute certains services. Par exemple, s'agissant de l'expérience de Bernstein, on peut se demander par quoi elle pêche. La critique de Labov⁶ semble se situer au niveau 2 en ce sens que le comportement des élèves de classe ouvrière a été perturbé du fait de la présence d'enquêteurs d'une autre classe sociale, alors qu'il en va autrement des élèves d'origine bourgeoise, interrogés par des personnes de même classe sociale.

La critique que je viens d'adresser à ce travail touche à 1: la délimitation de l'objet manque de rigueur.

Mais il ne faut pas oublier que cette conception formelle de l'expérience a ses limites. D'abord, les instances de l'expérience scientifique ne sont pas nettement distinctes. Par exemple, le linguiste qui opère avec le corpus fait-il de l'exploration, de l'observation ou de l'expérience? Dans la mesure où il peut procéder à diverses segmentations du corpus et classer de différentes façons les segments, ne perturbe-t-il pas l'objet? Ou encore, l'épreuve de la commutation comporte-t-elle une perturbation? Toutes questions dont la réponse n'est pas a priori évidente.

Ensuite, entre les étapes esquissées, il n'y a ni

un ordre logique ni un ordre chronologique. La recherche expérimentale ne procède pas toujours par une exploration exhaustive. Car, des manipulations de l'objet peuvent aider au progrès de la connaissance, sans être une expérience au sens formel du terme; elles peuvent faire apparaître des idées nouvelles sur l'objet (ainsi l'expérience de tâtonnement de Claude Benard que d'aucuns appellent "bricolage suggestif"); elles peuvent aussi être fondées sur des hypothèses sans intérêts, tout en conduisant à des résultats significatifs qu'on ne cherchait pas au départ ("erreurs fécondes")⁷.

Enfin, le jeu terminologique n'est pas à l'abri de connotations positives et négatives. Si l'expérimentation est positivement connotée, dire de certaines disciplines - comme l'astronomie ou la linguistique historique - qu'elles ne sont pas des sciences expérimentales équivaldrait à affirmer qu'elles ne sont pas - ou ne sont que peu - scientifiques. Affirmations que rien ne vient étayer. Cela nous rappelle un passé récent où pour certains il suffisait de qualifier d'observationnelle une recherche linguistique pour la classer parmi les tentatives préscientifiques (et l'opposer aux recherches, prestigieuses, dites explicatives).

A la question "qu'est-ce que l'expérimentation?", il n'y a pas de réponse unanime, même dans les rangs des sciences qui ont une longue tradition expérimentale. Cependant, deux exigences sont généralement admises: d'une part, un fait expérimental est nécessairement un fait reproductible. D'un phénomène isolé, non répétable, on ne peut tirer des conclusions convaincantes. D'autre part, une expérience scientifique est nécessairement

liée à des hypothèses qui la précèdent et/ou succèdent. Les deux aspects objectif - reproduction - et subjectif - hypothèse - sont indissolublement liés dans le fait expérimental.

4. Problèmes techniques de l'expérimentation

Revenons, pour examiner les questions techniques, à la définition en 3 points, bien qu'elle soit un peu trop formelle. On remarquera qu'il y a des choix à faire; un type de choix concerne l'objet: ce qu'on veut ou doit étudier; un autre, la façon, les moyens d'observer cet objet. C'est ce dernier choix que j'appelle technique.

La solution adoptée pour les problèmes techniques n'est ni innocente ni sans conséquence. Elle n'est pas innocente en ce sens que le choix technique préjuge de certaines propriétés de l'objet. Si mon objet est le comportement phonologique dans la parole "quotidienne", et que je choisisse de recueillir mes données par magnétophone, c'est que je reconnais à l'objet d'étude une propriété, à savoir qu'il garde son caractère "quotidien" dans les conditions de collecte.

D'autre part, le choix technique n'est pas sans conséquence. Si dans mes recherches sémantiques les matériaux linguistiques que je sou mets au jugement intuitif des informateurs sont constitués de phrases, j'en arrive à certain résultats; les résultats révéleraient des différences non négligeables si j'optais pour la solution technique d'interroger le sujet parlant sur le sens des mots isolés. Ainsi, l'une des thèses très répandues en linguistique - non seule-

ment structurale - sur le rôle et l'importance du contexte dans la saisie du sens résulte, à mon avis, d'un choix technique. Tant que seule la signification observée au sein de la phrase est considérée comme valable, la tentation est forte d'attribuer à l'influence du contexte certaines réalisations sémantiques des monèmes et des mots; surtout si les différents sens sont trop éloignés (comme chien "animal" et chien "charme": elle a du chien) pour qu'il apparaisse à l'évidence qu'il s'agit des différences infimes dans la manifestation d'un seul et même signifié. Le choix d'une autre technique sollicitant, par exemple, l'intuition du sujet parlant concernant le sens des unités isolées - aurait pu conduire à d'autres thèses sur le sens et le contexte⁸.

Par ailleurs, nombre de critiques adressées aux recherches expérimentales en linguistique se situent au niveau technique. Ainsi, s'agissant d'enquêtes par questionnaire, est mise en question la valeur à attribuer aux réponses recueillies:

- Comment sait-on que la réponse que donne le sujet à nos questions correspond au maniement qu'il a des éléments de sa langue?
- Cette réponse, le sujet ne la choisit-il pas en fonction de facteurs subjectifs tels que son statut social, l'attente de l'enquêteur, etc.

Admettons que la décalage soit réel - et il l'est - entre l'intuition du sujet et son comportement linguistique. D'un tel constat ne découle pas une conclusion unique et incontestable; on peut en conclure, entre autres que

- les techniques utilisées sont inadéquates pour l'observation des phénomènes visés;
- l'accès à l'observation des données n'est pas possible.

La première conclusion inviterait à chercher des techniques idoines. Elle se situe donc au niveau des modèles d'expérience, alors que la seconde touchant aux principes théoriques voire épistémologiques a des implications autrement générales. Autant la première mérite attention, autant la seconde est indéfendable. Elle revient à nier la possibilité d'une connaissance objective en matière du langage, et à reconnaître, comme unique voie d'accès à la connaissance du langage, l'expérience mentale (= Gedankenexperiment). Je ne dirai pas que l'expérience mentale - n'est-ce pas la même chose que l'introspection? - est nulle et non avenue; mais j'estime que dans la plupart des cas les données fiables qu'elle nous fournit restent dans les limites de ce qui est connu aujourd'hui. Au-delà, elle risque d'aboutir à des résultats variant suivant le chercheur et les conditions dans lesquelles a été menée la réflexion.

Revenons maintenant à l'objection technique. La question est souvent posée dans des termes absolus: "Telle technique est-elle adéquate à l'observation des phénomènes linguistiques ou non?" Il faut, me semble-t-il, relativiser le problème et se demander ce qu'on veut observer, décrire par recours à une technique donnée.

Cette relativité trouve sa justification dans le fait que le sujet n'emploie pas toujours les éléments de

sa langue d'une manière unique; il peut utiliser un même signe linguistique avec plus ou moins d'approximation ou de précision. Le caïd a tué le flic peut signifier qu'il l'a fait en se servant de sa force, de son arme, d'une ruse, voire d'une tierce personne. Ce même mot tuer peut exclure certaines de ces virtualités sémantiques dans un contexte plus explicite, faisant état p. ex. des services d'un homme de main. Des deux emplois, le premier comporte une approximation sémantique assez grossière; alors que le second atteint un niveau plus poussé dans la précision du sens. La technique adéquate à la description du premier usage n'est pas nécessairement adaptée au second. Et vice versa. En utilisant un outil trop grossier, on court le risque d'appauvrir la description et de ne pas y inclure tout ce dont le locuteur a voulu charger son message; l'utilisation d'une technique trop fine risque d'investir l'énonciateur d'intentions significatives qu'il n'a pas eues: le locuteur disant Le caïd a tué le flic peut ne pas avoir (ou ne pas vouloir fournir) d'informations sur des détails tels que l'intervention directe ou indirecte du caïd.

Considérons un dialogue comme:

A - Tiens! Tu t'es coupé les cheveux. Moi aussi.

B - Non. Tu t'es coupé les cheveux. Moi, je me les suis fait couper.

Pour décrire le sens que réalisent les deux occurrences de se couper les cheveux, il faut utiliser deux échelles différentes, des techniques distinctes; B emploie ce syntagme en l'opposant au factitif, alors que A l'emploie avec un sens non différencié. Or, il est assez

courant d'apprécier d'autant plus une technique qu'elle permet mieux de rendre compte de nuances fines. Mais un instrument fin comme une carte d'état-major permet mieux au promeneur de trouver son chemin. En revanche elle est parfaitement inutile pour présenter la situation météorologique; à cette fin conviendrait au contraire un relevé grossier, comme une image prise par satellite.

Non plus en phonologie, la finesse de l'outil n'est pas toujours une vertu. Aussi, certaines techniques d'enquête fine - comme celles de Labov - permettent de saisir assez précisément le statut social des différents éléments; mais elles sont inutilisables pour la description du système qu'utilisent les fractions éloignées d'une communauté dans leurs échanges linguistiques. C'est dire que dans la mesure où l'objet d'étude - en l'occurrence l'objet langue - est une structure complexe, constituée de multiples strates, diverses techniques sont nécessaires pour décrire et expliquer le fonctionnement de chacune d'elles. Parfois, seule la conjonction de plusieurs techniques permet de saisir des phénomènes qui autrement nous échapperaient. Ainsi l'observation du décalage entre le comportement et l'intuition linguistiques ont permis à Labov de mettre en évidence le phénomène d'hypercorrection.

Nous venons de discuter des objections techniques adressées aux recherches expérimentales. Nous avons essayé de montrer que l'expérimentation est une démarche obligée quand on vise l'objectivité dans la connaissance du langage; que les problèmes techniques ne sont pas insolubles; et que les conditions de l'expérimentation et la relativité même de la structure et de l'usage du

langage imposent certaines limites à l'objectivité de notre connaissance des phénomènes linguistiques.

Cependant, il faut reconnaître que certaines réticences manifestées à l'égard des travaux expérimentaux proviennent des excès d'"experimentalistes à tout crin". Le refus dans ces cas paraît comme réaction normale à une remise en question à outrance des recherches introspectives⁹. La structure "feuilletée" d'une langue implique l'existence des strates très solides et quasiment imperméables aux variations et fluctuations. En pareilles strates, l'intuition d'un locuteur corroborant celle d'un autre, l'introspection peut suffire comme moyen d'accès aux données. Des enquêtes ont été menées sur l'opposition /p/-/b/ à l'initiale du mot en français. Les résultats correspondent aux réponses que tout phonologue francophone pourrait donner en puisant dans son intuition.

5. Remarques finales

Pour conclure, je reviens au problème de départ concernant l'expérimentation.

Nous avons vu que dans les sciences "exactes" il n'y a pas unanimité sur la définition de l'expérience ni sur son rôle dans la recherche. Cependant, un certain consensus semble se dégager: la méthode expérimentale correspond plutôt à un état d'esprit. Etat d'esprit qui maintient toujours en évidence la coloration qu'a imprimée la vue du chercheur à l'objet, et qui présente de façon nette la portée et les limites d'une recherche.

Ce n'est qu'ainsi qu'on pourrait comprendre les mathématiciens quand ils considèrent que l'expérimentation a sa place en mathématique.

Peut-on espérer échapper un jour à la subjectivité qui est inhérente à toute connaissance scientifique? A cette question philosophique, on peut donner une réponse négative, comme le biologiste Jean Hamburger¹⁰ ou une réponse plus optimiste, comme le physicien Bernard d'Espagnat¹¹. Toujours est-il que tous ceux qui entreprennent des recherches le font avec la conviction que les marges de la subjectivité peuvent encore être réduites.

Université de Lausanne

Mortéza Mahmoudian

Notes

1. Nous nous référons ici à l'ouvrage collectif publié par l'Académie des Sciences Hamburger, J. (dir.) (1986), La philosophie des sciences aujourd'hui, Paris, Gauthier-Villars, où sont exposés non seulement problèmes et acquis de ces disciplines, mais aussi positions divergentes et appréciations parfois opposées.
2. Op. cit., p. 61.
3. Bernstein, B. (1975), Langage et Classes sociales, Paris, Minit, ch. 3.
4. Cf. Hamburger, J., op. cit., p. 17.
5. Cf. op. cit., p. 10, où René Thom donne de l'expérience scientifique une définition en 4 points. Je ne retiens ici que 3 de ces traits définitoires, le premier concernant la définition du laboratoire n'intéressant pas notre discussion.
6. Labov, W. (1978), Le parler ordinaire, Paris, Minit, § 5.2. 'La logique de l'anglais non standard'.
7. Hamburger, J. op. cit., p. 13.
8. Une recherche récente, conduite grâce à l'appui financier du Fonds national suisse de la recherche scientifique montre l'accessibilité et la hiérarchie des sens du monème isolé. Cf. P. Singy et G. Cierut-Oberlé (à paraître).
9. La remise en question à outrance des acquis et l'innovation à tout prix sont critiquées aussi dans les sciences physiques. Cf. la "révolution bien tempérée" prônée par Bernard d'Espagnat, Approfondissement et création in Atalan, H. (1986), Création et créativité, Albeuve, Castella.
10. Cf. La philosophie des sciences aujourd'hui, p. 6.
11. Bernard d'Espagnat, op. cit., p. 107-109.